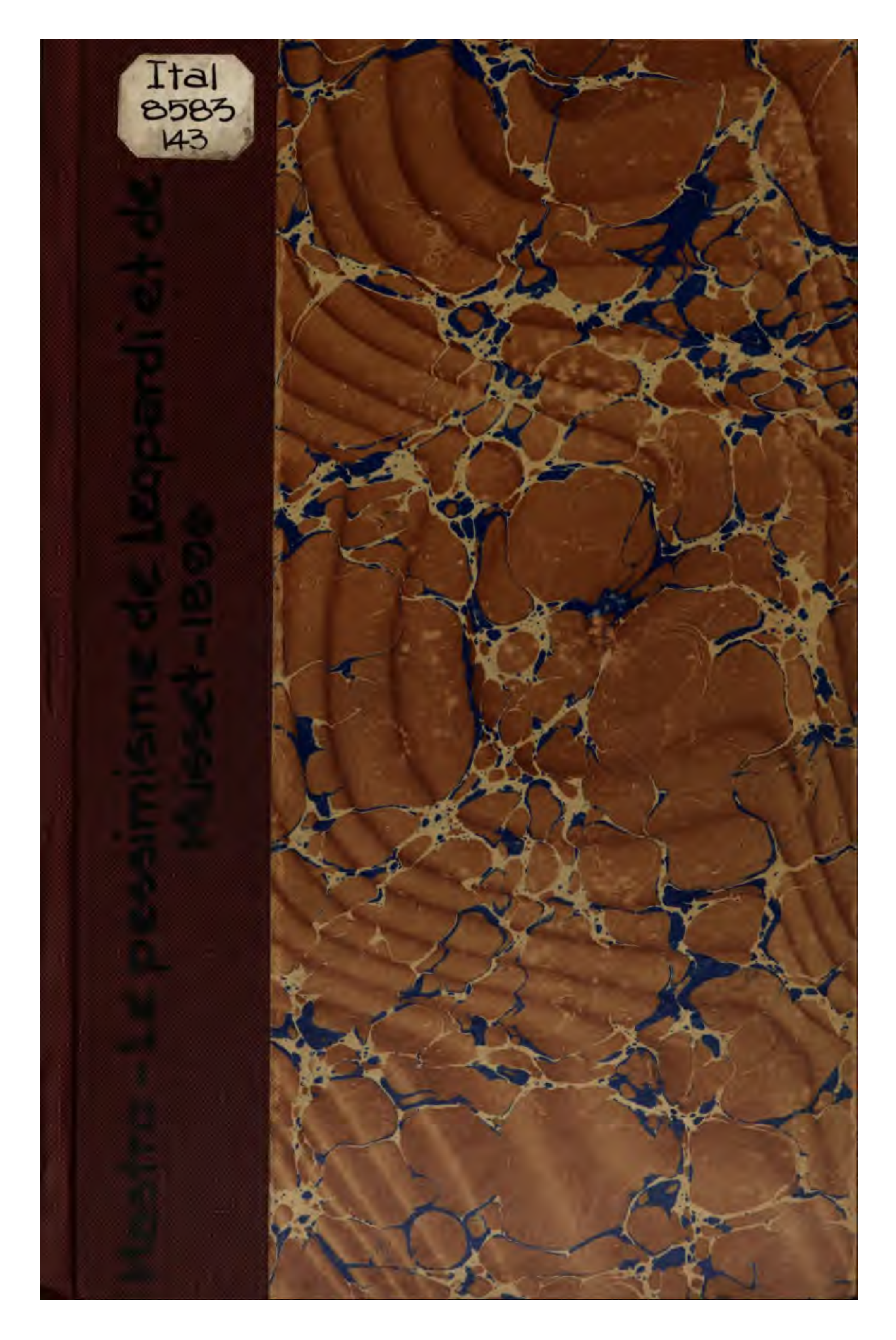
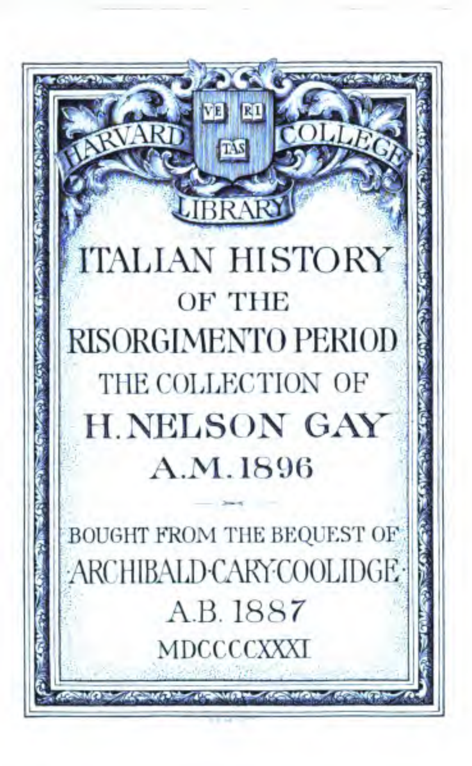

Ital
8583
143
Le pessimisme de Leopardi et de
Musset - 1898


HARVARD COLLEGE LIBRARY
VE RI TAS
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
·ARCHIBALD·CARY·COOLIDGE·
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

Al Distinto Sig: Salvatore Piscitello
Tenente d'Artiglieria —
omaggio di ricordo dell'autore

Vincent del Mastro

Professeur de langue française dans les Lycées royaux.

at
1928

LE PESSIMISME

DE

DEUX POÈTES CONTEMPORAINS:

JACQUES LEOPARDI ET ALFRED DE MUSSET



NAPLES
Louis Pierro, *Imprimeur-Éditeur*
Piazza Dante, 76
1896

Vincent del Mastro
Professeur de langue française dans les Lycées royaux

LE PESSIMISME

DE

DEUX POÈTES CONTEMPORAINS:

JACQUES LEOPARDI ET ALFRED DE MUSSET



NAPLES
Louis Pierro, *Imprimeur-Éditeur*
Piazza Dante, 76
1896

Stab. Tip. Pierro e Veraldi nell' Istituto Casanova

LE PESSIMISME

DE DEUX POÈTES CONTEMPORAINS:

JACQUES LEOPARDI et ALFRED DE MUSSET

A MADAME MARIE NICOTERA

Madame,

Il y a longtemps de cela: au commencement de ma carrière, dans une des lettres que vous me fîtes l'honneur de m'adresser, vous disiez: «... loin de vos parents, vous trouverez un grand soulagement dans l'étude et dans le travail».

J'ai travaillé; je ne me suis pas ennuyé dans ma solitude, et j'ai composé ce petit ouvrage dont j'ose vous offrir la dédicace.

Ce n'est pas seulement un devoir que je remplis, c'est aussi un plaisir que je goûte, en vous manifestant de la sorte l'expression de mon sincère hommage.

Je vous prie donc, Madame, de vouloir bien agréer cet hommage avec la bonté qui vous caractérise, heureux si ce modeste tra-

vail peut me conserver la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée.

Je serai toute ma vie, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance,

Janvier 1896

Votre tout dévoué serviteur

VINCENT DEL MASTRO

INTRODUCTION

Pour ce qui regarde la pensée et l'art en général, jamais aucune époque n'a été aussi critique que la nôtre. Les tendances les plus opposées apparaissent dans notre société. Elles s'y entrelacent, s'y superposent, puis disparaissent avec la plus grande rapidité: c'est la preuve de leur valeur éphémère. Cependant nous pouvons établir comme certain que de ces tendances, deux seulement ont toujours existé, et ont toujours accompagné la vie de la pensée humaine dans tous ses progrès; formant, pour ainsi dire, le caractère principal des diverses époques: je veux parler du *pessimisme* et de l'*optimisme*.

On pourrait affirmer que dans tous les temps l'humanité se montre toujours partagée en deux grandes classes: la classe de ceux qui trouvant que le nombre des

plaisirs est plus grand que celui des maux sont favorables à l' état actuel, et la classe de ceux qui trouvant que le nombre des maux est bien plus grand que celui des plaisirs sont hostiles à cet état. Ces deux tendances, nous les rencontrons chez toutes les nations anciennes et modernes, avec un *crescendo* assez remarquable en ce qui regarde le *pessimisme,* qui trouve sa source dans la douleur, cette éternelle compagne de l'homme!

Le *pessimisme* a été érigé en système et a reçu une forme méthodique dans la première moitié de notre siècle, par le célèbre philosophe allemand, *Arthur Schopenhauer,* qu'on pourrait appeler le *pontifex maximus* du pessimisme contemporain.

Il a montré, dans un style souvent éloquent et pathétique, le caractère le plus saillant des maux qui tourmentent l' humanité. Ses conclusions sont bien désolantes: pour lui, le monde, effet d' une volonté aveugle, est plein de maux; il est le pire de tous les mondes possibles, et il est si méchant qu' il ne pourrait plus exister s' il l' était davantage.

La vie même ne mérite pas d'exister,

n' étant qu' une souffrance continuelle. Voyez avec quels accents il exhale son humeur noire; « *Si un dieu a fait ce monde, je n'aimerais pas à être ce Dieu: la misère du monde me déchirerait le cœur* ».

Et plus loin: « *Imagine-t-on un démon créateur, on serait pourtant en droit de lui crier en lui montrant sa création:*

« *Comment as-tu osé interrompre le repos sacré du néant, pour faire surgir une telle masse de malheurs et d'angoisses?* »

Voilà tout le principe où s' inspire la doctrine du philosophe allemand. De là à la doctrine optimiste du docteur *Pangloss,* immortalisé par Voltaire, il y a un abîme.

Selon le philosophe allemand, ce monde n' est qu' un enfer, où les hommes se partagent en âmes tourmentées et en diables tourmenteurs, tandis que selon le docteur *Pangloss* ce monde est un présent dont nous n' avons qu' à jouir.

Quelle différence !

Des accents de douleur infinie, avec des traits assez caractéristiques, se manifestent également dans la poésie française et italienne du XIX[e] siècle.

Lamartine, un poète si doux, à la septième *Méditation*, *Le désespoir*, s' écrie:

Quel crime avons nous fait pour mériter de naitre
L' insensible néant a-t-il demandé l' être
Ou l' a-t-il accepté ?
Sommes nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

Après *Lamartine* nous citerons *Alfred de Vigny*, *Leconte de Lisle*, *Sully-Prudhomme*, *M.me Ackermann*, etc, tous poètes de haute valeur, qui très souvent, dans des vers d' une finesse exquise, ont manifesté l' immense douleur qui tourmentait leurs âmes. Ces vers sont de véritables cris d' une triste résignation ou d' un sombre désespoir contre les illusions que nous présente la nature, qui se comporte envers nous bien plus en marâtre qu' en mère, comme le dit *Leconte de Lisle* dans ces admirables vers:

La nature se rit des souffrances humaines;
Ne comportant jamais que sa propre grandeur,
Elle dispense à tous ses forces souveraines
Et garde pour sa part le calme et la splendeur.

Pour nous convaincre des progrès rapides qu' a fait le pessimisme dans la poésie italienne, il suffit de citer le nom illustre de *Jacques Leopardi*, appelé à juste titre, par antonomase, le poète de *l' infelicità*.

Il semble qu' il ait un goût inné pour se renfermer dans son pessimisme: il aime à découvrir les misères des hommes et des choses, en se sentant presque frappé, comme il l' affirme lui-même, par un pénible frémissement au fur et à mesure qu' il dévoile les noirs et terribles secrets de la vie.

« *Ne jamais voir la lumière était, je crois, le mieux* ». (1)

Voilà la conclusion frémissante et désespérée du grand poète recanatais et de presque tous les autres pessimistes, poètes et philosophes, qui, doués d' un système nerveux plus sensible aux impressions

---

(1) Mai non veder la luce
Era, credo, il miglior.

(SUR UN BAS-RELIEF)

extérieures de la nature, ne voient dans la vie que le côté sombre et douloureux.

Le pessimisme, que l'on a si justement appelé la *maladie de notre siècle* et qui compte tant de victimes, est un phénomène qui se manifeste à l'époque où la civilisation est le plus avancée.

C'est étrange, et cela semble incompatible même avec la raison; mais le bon observateur des hommes et des mœurs de la société, celui qui ne s'arrête jamais à la surface des choses, mais aime à pénétrer jusqu'au fond, n'aura certainement pas grand' peine à découvrir les lois de ce phénomène.

En effet, plus le savoir, l'érudition augmente, plus les besoins, ainsi que les aspirations des hommes, deviennent sensibles et nombreux, et plus encore augmente le désir de les satisfaire.

L'homme est insatiable de sa propre nature; s il lui arrive quelquefois que les moyens de satisfaction lui font défaut, il aura du regret, du mécontentement, de la douleur: véritable source de la poésie pessimiste.

A cette cause générale, c'est-à-dire

au manque d'équilibre des besoins de l'homme érudit avec la société où il vit, ajoutez, comme dans le cas de notre Leopardi, les maladies, les malheurs, les inclinations de l'individu, et vous aurez des pessimistes.

Comme on le voit, bien des causes peuvent nous faire maudire notre existence, en nous la faisant considérer comme une misère générale, un labeur sans repos, un combat sans fin, une conception infernale de la nature.

Pour analyser ces causes, il faudrait examiner, les documents à la main, l'expression que chaque poète leur a donnée. Ces poètes sont en grand nombre; nous nous contenterons d'examiner seulement *Jacques Leopardi* et *Alfred de Musset*, deux poètes contemporains qui se révèlent sous un jour bien différent dans leur pessimisme. Nous dirons de quelle manière ils ont célébré cette maladie du siècle par des chants immortels.

JACQUES LEOPARDI

JACQUES LEOPARDI

I.

Parmi les œuvres poétiques que nous offre la littérature italienne du XIXe siècle, une des plus remarquables est, sans aucun doute, celle de Jacques Leopardi. Les problèmes les plus douloureux de la vie humaine, les contradictions d'un esprit élevé et tourmenté sans cesse par le doute tragique, y sont exprimés d'une manière ferme et convaincante. Pour lui, dans l'univers, il n'y a que la douleur et le néant; tout le reste, même les choses qui paraissent aux hommes les plus nobles et les plus estimées, gloire, vertu, bonheur, liberté, ne sont que vaines illusions, chimères trompeuses et inutiles.

L' homme n' est qu' un composé de mille besoins ; il est abandonné à lui-même, incertain de tout, hormis de sa misère et de la dure nécessité qui le presse. Aussi sa vie n' est-elle qu' une lutte continuelle pour l' existence, avec la certitude de sa défaite :

Posa per sempre. Assai
Palpitasti. Non val cosa nessuna
I moti tuoi, nè di sospiri è degna
La terra. Amaro e noia
La vita, altro mai nulla: e fango è il mondo.
T' acqueta omai. Dispera
L' ultima volta. Al gener nostro il fato
Non donò che il morire. Omai disprezza
Te la natura, il brutto
Poter che, ascoso, a comun danno impera
E l' infinita vanità del tutto.

(A LUI-MÊME)

Né à Recanati, petite ville de la Marche d' Ancône, le 29 juin 1798, il passa dans ce *bourg sauvage*, comme il l' appelle lui-même, le plus beau temps de sa jeunesse, dans l' étude et dans le travail. Toujours en proie à une triste mélancolie et à un sombre découragement, il fait passer dans un grand nombre de chants,

et d' une manière sensible, les souffrances de son âme élevée :

Qui passo gli anni, abbandonato, occulto,
Senz' amor, senza vita ; ed aspro a forza
Fra lo stuol dei malevoli divengo :
Qui di pietà mi spoglio e di virtudi
E sprezzator degli uomini mi rendo,
Per la greggia ch' ho appresso; e intanto vola
Il caro tempo giovanil; più caro
Che la fama e l' allor, più che la pura
Luce del giorno e lo spirar : ti perdo
Senza un diletto, inutilmente, in questo
Soggiorno disumano, intra gli affanni,
O dell' arida vita unico fiore.

(LES SOUVENIRS)

En novembre 1822 son père, le comte Monaldo, consentit à ce que Jacques allât à Rome chercher une occupation quelle qu'elle fût. Là notre jeune poète fit amitié avec un grand nombre d' illustres étrangers , qui admirèrent son profond savoir dans les littératures classiques des anciens. Les savants qui composaient alors le corps diplomatique, apprécièrent ses travaux philologiques et l' accueillirent avec une bienveillance marquée.

Niebuhr , alors ministre de Prusse à

Rome, usa de tout son pouvoir pour faire obtenir à Leopardi un emploi du gouvernement pontifical; mais notre poète refusa net de prendre le costume ecclésiastique, comme l'exigeaient les traditions du Vatican.

Enfin, après un séjour de cinq longs mois dans la ville éternelle, il s'en revient plus désillusioné, plus triste, plus découragé, plus abattu qu'avant son départ.

Puis il visita Milan, Bologne, Florence et Pise; et dans ces dernières villes, il fut heureux de se sentir presque renaître à une vie nouvelle, grâce à la douceur du climat, à la beauté des paysages et aux souvenirs historiques de ces lieux.

Le dix mai 1830 on le voit de nouveau à Florence: le séjour de Recanati lui était insupportable, comme il l'écrivait lui-même à Pierre Colletta, l'illustre auteur de l'*Histoire du Royaume de Naples:*

« Je vous avoue que je n'en puis plus.
« Je ne vois ni la possibilité ni l'espérance
« de quitter ce maudit séjour, bien que l'hor-
« reur et le désespoir de mon état me pous-

« *seraient, pour sortir de ce tartare, à dé-*
« *poser mon ancienne fierté et à embrasser*
« *un parti quelconque, une offre quelle qu'elle*
« *fût* ».

Ne se sentant pas à son aise à Florence, à cause de sa maladie, il suivit les avis des médecins et se rendit à Naples: il y passa les dernières années de sa vie.

Il trouva un grand soulagement à ses souffrances dans l'amitié d'Antoine Ranieri, qui, par ses soins, réussit à calmer un peu les peines du malheureux poète.

Ranieri l'installa sur la colline de Capodimonte, et fit appel au dévouement d'une jeune sœur, Pauline, qui vint partager la vie des deux amis.

Pendant quatre années, le frère et la sœur, veillèrent sur l'infortuné poète, avec une sollicitude qui n'eut pas une heure de défaillance! Et la maladie semblait s'arrêter dans sa marche, et déjà Leopardi songeait à quitter Naples, quand le choléra, qui en 1836 éclata dans cette cité populeuse et qui reparut plus violent et plus terrible encore au printemps de 1837, le replongea brusquement dans des angoisses horribles.

Le 27 mai 1837, sentant sa fin prochaine, il écrivit à son père :

« *Mes souffrances physiques, quotidiennes,*
« *incurables, sont arrivées avec l'âge à un*
« *tel degré qu'elles ne sauraient plus aug-*
« *menter. J'espère qu'après avoir enfin sur-*
« *monté la faible résistance que leur oppose*
« *mon corps mourant, elles me conduiront*
« *au repos éternel que j'appelle chaque jour*
« *de tous mes vœux, non point par héroïs-*
« *me, mais à cause de la violence des maux*
« *que j'endure.* »

Et il avait trente-neuf ans !

Dix-huit jours après, le jeune Leopardi expirait entre les bras d'Antoine Ranieri, confirmant peut-être, par sa mort, la parole d'un poète grec, parole qu'il avait répétée tant de fois :

« *Il meurt jeune celui qui est chéri des*
« *cieux* » (1).

Et il mourut tout jeune notre poète, après une existence bien douloureuse, sans avoir goûté les plaisirs et les joies qui accompagnent toujours la vie de la plupart des hommes.

---

(1) Muor giovane colui che al cielo è caro.

« *J'y vois moins,* dit-il à Pauline Ra-
« nieri, la sœur de son ami, *ouvre cette*
« *fenêtre... fais-moi voir la lumière...* »

Telles furent les dernières paroles de Jacques Leopardi, telles furent à peu près celles de Gœthe mourant.

Grâce à Ranieri, son corps fut enseveli dans la petite église suburbaine de San-Vitale, sur la route de Pouzzoles, à peu de distance du tombeau de Virgile et de celui de Sannazar. Une inscription, composée par Giordani et gravée sur une pierre modeste, rappelle au vivants où a été enseveli le plus grand poète que l'Italie ait peut-être produit depuis Dante.

Sa statue s'élève sur la grande place de Recanati.

II.

Jacques Leopardi, appelé par De Musset.. « *le sombre amant de la mort* » fait sentir son pessimisme dans tous ses petits ouvrages *moraux* et dans tous ses *Dialogues;* mais c'est dans ses vers surtout qu'il peint sur le vif son extrême douleur et ses angoisses. Toujours mécontent des hommes et des choses, toujours dévoré par les chagrins, toujours torturé par sa maladie, il fait passer dans ses poésies, son plus beau titre de gloire, et au plus haut degré, toutes les souffrances de son âme tourmentée. Aussi le pessimisme de Jacques Leopardi a une ressemblance frappante avec celui d'Arthur Schopenhauer, une ressemblance tellement évidente que le grand critique napolitain, F. de Sanctis, put s'autoriser à écrire: « *presque en même temps l'un* (*Schopenhauer*) « *créait la métaphysique, l'autre* (*Leopar*-« *di*), *la poésie de la douleur.* »

Et le philosophe allemand déclarait aussi que personne n'avait traité jusqu'au fond le problème de l'existence, comme l'avait traité et épuisé Jacques Leopardi.

Selon Leopardi la conception malheureuse et désespérée de la vie commence dès son origine, c'est-à-dire quand elle apparaît sous la forme du besoin et de la nécessité. Ensuite un grand nombre de maux accompagnent l'homme jusqu'au tombeau, en le tourmentant sans cesse et en prenant mille formes diverses, selon les âges et les circonstances; et cela sans trève, sans soulagement!

Nasce l'uomo a fatica,
Ed è rischio di morte il nascimento.
Prova pena e tormento
Per prima cosa; ed in sul principio stesso
La madre e il genitore
Il prende a consolar dell'esser nato.
Poi che crescendo viene,
L'uno e l'altro il sostiene, e via pur sempre
Con atti e con parole
Studiasi fargli core,
E consolarlo dell'umano stato.

(CHANT NOCTURNE...)

Mais tout cela ne sert en rien à lui donner le bonheur, ou du moins le calme nécessaire pour lui assurer une existence supportable: la douleur le poursuit constamment.

Et le poète continue:

. . . perchè dare al sole,
Perchè reggere in vita
Chi poi di quella consolar convenga?
Se la vita è sventura
Perchè da noi si dura?

(LE MÊME)

La vie et son but sont deux mystères pour les malheureux mortels.

L'inconnu domine dans tout l'Univers; par conséquent, combien les animaux ne sont-ils pas dignes d'envie!

Ne connaissant pas leurs misères, ils ne peuvent nullement éprouver les ennuis et les chagrins qui font tant gémir la nature humaine.

Au contraire:

. . . io pur seggo sovra l'erbe, all'ombra,
E un fastidio m'ingombra
La mente, ed uno spron quasi mi punge
Sì che, sedendo, più che mai son lunge
Da trovar pace o loco.
E pur nulla non bramo,
E non ho fino a qui cagion di pianto.

(CHANT NOCTURNE)

L'animal qui se promène ne s'ennuie pas: l'oisiveté est ce qu'il souhaite le plus.

L'homme, au contraire, présente un spectacle bien différent: dans l'oisiveté il n'est pas satisfait, il sent que la douleur se glisse dans son âme pour lui montrer qu'il est l'esclave inconscient de la nature, et pour lui rappeler sans cesse ces paroles de Voltaire: *Le bonheur n'est qu'un « rêve et la douleur est réelle.... Il y a quatre-vingts ans que je l'éprouve. Je n'y sais « autre chose que me résigner, et me dire « que les mouches sont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins.* »

Voilà le spectacle que nous présente la vie, si du moins on ne se trompe pas sur le compte des bêtes, en les croyant heureuses dans leur oisiveté:

Forse in qual forma, in quale
Stato che sia, dentro covile o cuna,
È funesto a chi nasce il dì natale.

(LE MÊME)

Leopardi a également chanté l'amour dans des vers admirables et d'une douceur infinie; mais dans ces vers on trouve toujours le découragement, l'ennui et l'illusion d'une félicité chimérique, d'un bonheur qui n'existe point.

Son opinion sur les femmes n'est pas toujours la même, mais elle est différente de celle de Schopenhauer, lorsque celui-ci applaudit à ces paroles de Chamfort: « *Elles sont faites pour commercer avec nos* « *faiblesses, avec notre folie, mais non avec* « *notre raison. Il existe entre elles et les* « *hommes des sympathies d'épiderme, et* « *très peu de sympathies d'esprit, d'âme et* « *de caractère* ».

Pour lui le beau sexe est quelque chose de plus élevé, d'un idéal supérieur, comme le prouvent quelques-unes de ses poésies; bien que souvent il tombe dans des contradictions évidentes, spécialement dans les dernières années de sa vie.

Il aima passionnément une jeune fille du pleuple, morte en 1818; et dix ans après il écrivit en mémoire de son amie chérie une de ses plus belles poésies,

pleine de simplicité grecque, avec des imprécations contre la nature:

Quando sovviemmi di cotanta speme,
Un affetto mi preme
Acerbo e sconsolato,
E tornami a doler di mia sventura.
O natura, o natura,
Perchè non rendi poi
Quel che prometti allor? perchè di tanto
Inganni i figli tuoi?

(A Silvie) (1)

Souvent il met ensemble l' Amour et la Mort, qu' il appelle les deux choses les plus belles sur cette terre.

Il invoque la Mort, toujours honorable dès le commencement de la vie, pour qu' elle lui ferme les yeux, ne trouvant de soulagement, de repos, qu'en elle seule:

Solo aspettar sereno
Quel dì ch' io pieghi addormentato il volto
Nel tuo virgineo seno.

(L' Amour et la Mort)

(1) Sylvie est le nom sous lequel Leopardi a caché celui de Thérèse Fattorini, une enfant du peuple, née à Recanati en octobre 1797 et morte le 30 septembre 1818.

Puis il reproche à la nature sa cruauté, de produire et de nourrir pour le seul plaisir de tuer: « *per uccider partorisci e nutri* ».

Il se soulève contre la nécessité de la mort, montrant une contradiction évidente entre ses idées comme philosophe et son esprit élevé de grand poète:

Come, ahi! come, o natura, il cor ti soffre
Di strappar dalle braccia
All' amico l' amico,
Al fratello il fratello,
La prole al genitore,
All' amante l' amore: e l' uno estinto,
L' altro in vita serbar? Come potesti
Far necessario in noi
Tanto dolor, che sopravviva amando
Al mortale il mortal? Ma da natura
Altro negli atti suoi
Che nostro male o nostro ben si cura.

(SUR UN BAS-RELIEF)

Ce désolant scepticisme qui préfère le néant à la vie, reçoit d'autres démonstrations dans les *Pensées*, dans les *Sentences mémorables*, dans le *Parini* et dans les

Dialogues, où Leopardi versa à pleines mains le doux poison de sa philosophie.

Dans tous ces ouvrages on voit très clairement que notre Leopardi, cette âme d'élite, grandie encore par la douleur, cherche à démontrer d'une manière précise et convaincante que son pessimisme n'est pas l'effet de l'exaltation poétique, mais plutôt le fruit de profondes méditations faites sur la destinée de la pauvre humanité.

Telle est du moins l'intention du poète; mais son pessimisme est bien loin d'avoir cette forme organique de système rigoureux de philosophie qu'on rencontre chez Arthur Schopenhauer.

C'est dans l'ordre: Leopardi est un poète, et comme tel, il ne pouvait faire de la philosophie, mais seulement nous donner des chants poétiques qui sont la véritable interpretation de sa vie et de toutes ses angoisses.

Certes, il ne voit toujours que le mauvais côté des choses; mais cela n'est pas son défaut, car il est absurde de vouloir prétendre qu'un écrivain, et surtout un

poète, doive et puisse donner ce qui n'existe pas dans son esprit.

Pour lui, sur la terre, il n'y a que gémissements, désolation et misères sans nombre, rendant l'homme esclave d'une destinée cruelle. L'homme est persécuté de tous côtés: même dans la gloire, dans l'amour et dans la science, il ne peut trouver la paix. Toujours et sans cesse *l'infinie vanité de toutes choses* l'opprime et l'humilie, sans lui donner l'espérance de pouvoir se relever.

L'impuissance et l'imperfection de la nature, de cette nature à laquelle les anciens avaient dressé des Autels, lui font préférer et souhaiter sincèrement le néant absolu.

Dans la poésie adressée à sa sœur Pauline, le poète, après lui avoir conseillé d'élever ses enfants à des vertus mâles, exprime cette désolante pensée, peu encourageante pour une épouse bonne et pleine de charité, comme le fut la sœur de Leopardi:

. . . l'obbrobriosa etate
Che il duro cielo a noi prescrisse impara,

Sorella mia, che in gravi
E luttuosi tempi
L'infelice famiglia all' infelice
Italia accrescerai.

(POUR LE MARIAGE DE SA SŒUR PAULINE).

Le sombre destin empêche que la vertu humaine ne puisse se manifester dans la vie paisible. Par conséquent :

O miseri o codardi
Figliuoli avrai. Miseri eleggi. Immenso
Tra fortuna e valor dissidio pose
Il corrotto costume.

A la vue des maux qui affligent la société où il est obligé de vivre, contre sa volonté, Leopardi se souvient avec un sentiment de satisfaction et d'admiration des beaux temps de Rome et de la Grèce, temps rendus splendides par des vertus privées et publiques.

Les enfants de Sparte, continue le poète, grandissaient entre les souvenirs de leurs pères illustres et les cris d'un grand nombre de héros, et ils allaient à la ren-

contre de la mort, le cœur ferme et le sourire aux lèvres.

Virginie était belle aussi, et elle aima mieux mourir que d'obéir aux désirs infâmes d'un tyran :

O generosa ancora
Che più bello a' tuoi dì splendesse il sole
Ch'oggi non fa, pur consolata e paga
È quella tomba cui di pianto onora
L'alma terra nativa.

(A SA SŒUR PAULINE)

Le poète ne tombe donc pas dans des sentiments optimistes que lorsqu'il parle des temps anciens.

Très versé dans la littérature latine, et plus encore dans la grecque, il devait nécessairement regarder d'un œil complaisant ces époques passées; même parce que la nature humaine est faite de sorte qu'elle considère le passé comme meilleur que le présent. C'est là un des préjugés les plus répandus ! Car nous sommes meilleurs que nos pères, comme l'affirmait un illustre écrivain contemporain. Ce préjugé, nullement réduit à des ju-

stes proportions dans l' esprit de Leopardi, devait nécessairement le conduire à des jugements désespérés sur notre siècle.

On pourrait faire un examen partait des croyances pessimistes du poète italien sur l'humanité et sur la vie individuelle, en analysant une de ses poésies les plus caractéristiques: *le Genêt, ou la fleur du désert;* poésie étincelante de beautés sans nombre, où le poète manifeste au plus haut degré son découragement et son mépris pour toutes les conquêtes glorieuses de notre civilisation.

En s'adressant au Vésave et aux ruines causées par ses éruptions, le poète s' écrie :

Qui mira e qui ti specchia,
Secol superbo e sciocco,
Che il calle insino allora
Dal risorto pensier segnato innanti
Abbandonasti, e vòlti addietro i passi,
Del ritornar ti vanti,
E procedere il chiami.

(Le Genét)

La cause première, et toujours principale, des maux qui affligent l'humanité est la nature cruelle

. . . . che dei mortali
È madre in parto ed in voler matrigna.

(Le même)

Il voudrait, dans son désespoir, comme soulagement, que tous les hommes fussent unis par un amour fraternel.

Mais l'homme, pense avec tristesse le poète, est toujours sot et fou: au lieu de se préparer et de s'armer contre l'ennemie commune, il combat contre ses propres frères avec une violence folle et acharnée.

Jetons un peu les yeux au ciel étoilé par une belle nuit sereine, réfléchissons un peu au nombre infini des mondes qui nous entourent, contemplons un peu toutes ces merveilles de la nature, hé bien! quel sera le sentiment spontané qui surgira dans notre cœur, à la vue de ce

Granel di sabbia, il qual di terra ha nome,

un sentiment de piété ou de rire?

Après avoir fait une description magnifique des signes et des fuites qui précèdent une éruption, le poète accuse la nature et se déchaîne contre elle, qui reste toujours riante :

Caggiono i regni intanto,
Passan genti e linguaggi: ella nol vede:
E l'uom d'eternità s'arroga il vanto.

III.

La poésie pessimiste de Jacques Leopardi est un des traits les plus remarquables et les plus caractéristiques du pessimisme et de la littérature du XIX siècle. Ce pessimisme a envahi tous les esprits, et a acquis dans notre époque des proportions vraiment décourageantes: on vit dans la fièvre et dans l'agitation.

Plus on observe la production littéraire de notre époque, plus on reconnaît qu'elle est stérile en conceptions de caractère joyeux.

Pas un chef-d'œuvre qui puisse nous faire oublier un seul moment les misères douloureuses d'ici-bas. Il semble que les tristes problèmes de la vie planent incessamment sur la tête de nos écrivains et de nos artistes, pour leur montrer que le lot de tous les hommes, pendant cette misérable existence, n'est que travail, tourment, peines et douleurs infinies: de là ce caractère pessimiste qui

domine dans leurs œuvres, et qui nous ôte toute volonté de mener une vie joyeuse, ou, au pis aller, moins triste et moins mélancolique.

Jacques Leopardi a ouvert la série des poètes pessimistes de notre siècle.

Sa vie a été une suite presque ininterrompue de tortures physiques et morales. Il n' est point une victime imaginaire de la destinée : ses peines n' ont été que trop réelles.

Aussi, il est d' une éloquence véritablement entraînante lorsqu' il parle des maux qui l'affligent.

Ces maux sont aussi les maux de l' humanité. Ils forment le caractère dominant de toute son œuvre poétique, qui, par rapport à l' art et à la vérité, est d' une perfection tellement exquise qu' elle va au delá du possible.

« *Le désespoir de Jacques Leopardi, dit*
« *M. Carré, ne connaît ni les langueurs*
« *de la mélancolie, ni les abattements de la*
« *résignation, ni les colères de la révolte ;*
« *il ne se traduit pas non plus, comme chez*
« *Byron, en éclats de rire, en sarcasmes,*

« en blasphèmes: il est plein de sérénité ,
« de dédain et de hauteur, il est tout viril.
« Il est tout humain aussi; les regrets et les
« larmes s' y mêlent.

« En quels vers émus Leopardi célèbre
« la jeunesse et l' amour, les espérances vir-
« ginales, les douces illusions du premier
« âge.

« Il aime à évoquer les jours heureux
« et rapides où le monde apparaît au jeune
« homme comme une vision du paradis. Le
« philosophe, loin d' étouffer le poète, lui a
« donné un plus large essor, et la muse de
« l' un a gagné aux spéculations de l' autre
« une élévation et un charme étranges. »

Le tableau de la vie et de la nature qu' il nous présente n' est qu' un tableau de souffrances : tout bonheur n' est que chimère, la souffrance seule est réelle.

Même quand il semble que le sourire lui doive venir aux lèvres, nous le voyons tomber tout-à-coup dans la douleur et le désespoir : c' est parce que son esprit est façonné à la tristesse, et il ne sait concevoir rien de bon ni de doux dans l'univers. Le mystère impénétrable de la vie,

comme un spectre terrible, le persécute sans cesse et le rend malheureux.

Et c'est à ce mystère, à ce spectre terrible même, cause des angoisses et des malheurs des hommes, que le poète emprunte toute sa force et toutes ses convictions : ses chants sont une peinture fidèle de la détresse mortelle où il vivait. Il y a un charme dans ses vers qu' on trouverait difficilement dans les autres poésies du même genre.

En effet, comme le dit un illustre critique et philosophe français, M. Guyau, *« avoir une conviction n' est pas sans im-« portance, même au pur point de vue esthé-« tique ; car une conviction imprime une « certaine unité à la pensée, une conver-« gence vers un but, conséquemment un or-« dre, une mesure. En même temps une « conviction est le principe de la sincérité, « de la vérité, qui est l' essentiel même de « l' art, le seul moyen de produire l' émo-« tion et d' éveiller la sympathie.*

« La conviction rend vibrante la parole « du poète et nous ne tardons pas à vibrer

« *avec elle, ce qui est la plus haute et la* « *plus complète manière d'admirer* ».

Voilà pourquoi ses poésies ne ressemblent en rien à aucune autre poésie italienne.

Celui qui lit le *Chant nocturne d'un pasteur nomade de l'Asie*, ou quelque autre chant mélancolique de Leopardi, se sent envahi par la vie du poète, et de noirs nuages traversent sa pensée joyeuse, momentanément du moins. C'est parce que la conviction du poète passe dans son âme, en lui faisant éprouver la douleur et la tristesse, produites par la puissance de la poésie qui chez Leopardi atteint la perfection de l'art.

Après ce que nous venons de dire, il semble peu vraisemblable que les convictions de Jacques Leopardi, comme le pensent quelques-uns, soient l'effet des maux qui tourmentaient le poète. Ces maux, nous l'avouons, ont été une des causes, mais non la source de tant de poésie. La raison principale du charme et de la perfection de cette poésie, il faut

la chercher dans l' esprit, dans le cœur même du poète.

D' âme élevée et de cœur extrêmement sensible, notre Leopardi distinguait assez parfaitement les sons discordants de l' harmonie de la vie. Et ces sons il sut les reproduire dans des chants poétiques qui étonneront toujours les nations étrangères, et formeront à jamais les délices de tous les connaisseurs de l' art.

ALFRED DE MUSSET

ALFRED DE MUSSET

I.

Ce que l' on observe le plus dans la poésie française contemporaine, à l'exception, en partie, de celle de l' école moderne des décadents et des symbolistes, qui ont adopté et mis en pratique ce principe: *l'art pour l'art*, ce que l' on observe le plus, disons nous, c'est l'introduction des idées philosophiques et sociales.

Nous nous contenterons de citer les noms illustres de *Lamartine*, de *Victor Hugo*, *d'Alfred de Vigny*, *d'Alfred de Musset* et de quelques-uns de leurs imitateurs, tels que *Sully-Prudhomme* et *Leconte de Lisle*. Dans leurs vers viennent se réfléchir un grand nombre des

idées et des sentiments qui agitaient de préférence la société de leurs temps, et qui ont eu un retentissement si profond dans notre époque.

Les chants de *Lamartine* respirent une mélancolie, qui n'est pas encore le véritable pessimisme, comme nous venons de l'analyser dans Jacques Leopardi, mais qui laisse dans l'âme une espèce de tristesse, avant-courrière des idées pessimistes.

« *De tels vers, dit M. Guyau, font songer* « *à de blancs clairs de lune, à la fraî-* « *cheur des brises, au jour adouci des rayons* « *sous les arbres; tout est grâce, demi-teinte* « *et nonchalance, malgré un perpétuel sou-* « *ci, notons-le en passant,—de la majesté et* « *du grand air* ».

Alfred de Vigny est déjà plus avancé dans la poésie pessimiste: dans quelques-uns de ses chants il arrive à l'état aigu de la maladie.

« *Il n'y a, dit-il, que le mal qui soit pur* « *et sans melange de bien. Le bien est tou-* « *jours mêlé de mal. L'extrême bien fait* « *mal. L'extrême mal ne fait pas de bien* ».

Doué d'une sensibilité exquise, il ob-

serve subtilement dans la nature tout ce qu' il y a de mal, et, avec une simplicité charmante, il affirme que nous ne devons pas l' aimer, cette *Nature* insoucieuse, mais réserver nos tendresses et nos soins pour cet être malheureux, appelé *homme*.

J' ai vu la nature, et j' ai compris son secret,
Et j'ai dit à mes yeux qui lui trouvaient des charmes:
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes;
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ! »
. . . .
Vivez, froide nature, et revivez sans cesse...
. . . .
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d' amour de moi.

Dans l'œuvre poétique de *Victor Hugo*, ce géant de la littérature française, et qu' on appela, avec un peu d' exagération, *le créateur de la poésie lyrique*, la tristesse et le découragement sont répandus dans de moindres proportions. C' est parce que il fut un croyant fervent du progrès et de la civilisation humaine. Il n' en est pas moins un de ces poètes il-

lustres, chez lesquels sont marquées d'une manière assez vive, ces tendances pessimistes que nous avons indiquées plus haut.

Alfred de Musset, l'objet de notre travail actuel, est un des poètes chez lesquels le pessimisme s'accentue davantage. Ses qualités particulières, ses détails originaux, la douce mélancolie qu'exhalent ses vers, en font un poète à part, et d'un caractère bien différent de celui de Jacques Leopardi.

II.

Né à Paris le 11 décembre 1810, *Alfred de Musset* y passa la plus grande partie de sa jeunesse, dans une époque de recueillement et de méfiance envers la société française. Celle-ci reportait toujours, avec un grand désir mêlé de regrets, ses yeux vers les beaux temps écoulés : les jours glorieux du premier empire et les victoires immortelles de Napoléon Ier formaient toujours son rêve.

Ce fut parce que le vide laissé par Napoléon était impossible à combler. Au lendemain des efforts violents que ce souverain avait exigé de la France, la jeunesse de la Restauration se sentit désœuvrée: elle trouva le présent pâle et mesquin, et ne vit dans l'avenir que misère et tristesse. Alors, comme le dit De Musset lui-même, dans un des chapitres de la *Confession d'un Enfant du siècle*, « *un* « *sentiment de malaise inexprimable commença... à fermenter dans tous les jeunes cœurs.*

« *Condamnés au repos par les souverains*

« du monde, livrés aux cuistres de toute es-
« pèce, à l' oisiveté et à l' ennui, les jeunes
« gens se sentaient au fond de l' âme une
« misère insupportable. »

Alfred de Musset représente, pour ainsi dire, cette époque de transition, époque sans enthousiasme et sans foi, pleine de tristes et de profondes désillusions.

Voyez dans quels vers il résume cet état de découragement de la France:

Je sais, ce que tu fis; qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

Après les journées de Juillet et l'avénement de Louis Philippe d'Orléans, De Musset obtint à Paris la charge de bibliothécaire, qu'il conserva jusqu'à la fin de 1848. En même temps il publia des poésies d' une beauté exquise et parfaite, et d' une douceur infinie, parmi lesquelles nous citerons ses deux chefs-d' œuvre: l' *Espoir en Dieu* et *Les Nuits*.

Le livre qui montre sous son vrai jour le caractère de ce poète pessimiste, est, sans aucun doute, *La Confession d'un Enfant du siècle*. C'est là qu'il peint sur le vif tout son cœur fiévreux, toutes ses a-

mours perdues, tous ses rêves envolés. C'est là qu'il révèle la noblesse et l'élévation de son âme, et, en même temps, tout ce qu'il y avait de moins beau et de moins séduisant dans son caractère.

Après une très longue maladie et une stérilité intellectuelle complète, qui se prolongea quelque temps, il mourut à Paris en 1857.

De caractère impressionable et fort délicat, il débuta dans la littérature au temps où le romantisme commençait à donner de splendides preuves de sa floraison, et la jeunesse aimait à s'extasier à la lecture des plus grands poètes étrangers, tels que Shakespeare, Byron, Gœthe et Schiller; cette jeunesse qui savait par cœur les *Méditations* de Lamartine et les *Odes et Ballades* de V. Hugo.

Tout jeune encore il se sentit en proie à un malaise, à une sorte de défaillance qui lui rendit le cœur triste et sombre, quoiqu'il s'enflammât aux combats littéraires de son époque et se donnât à des amours frivoles.

Sa rencontre avec Gerge Sand, sa liaison avec cette femme illustre, eut sur

lui une influence décisive, qui se prolongea presque jusqu'à sa mort; influence, causée par les douleurs souffertes et par l'étrange violence de la passion qui s'était emparée de ces deux illustres victimes du romantisme.

De Musset sentait avec une impétuosité douloureuse: voilà pourquoi il a tout rapporté à la sensation, et donné le plaisir pour but à la vie, erreur qui devait nécessairement le conduire à une incurable mélancolie.

Avec un esprit très gai, il avait le cœur saignant et l'âme désolée. Ses poésies divinisent la sensation, mais laissent dans le cœur une tristesse profonde, qui assombrit l'esprit et fait entrevoir la mort comme une délivrance, comme la fin de tous les maux.

III.

Le problème du mal, de la vie et de la destinée, c'est là qui constitue l'élément très important de l'inspiration poétique de De Musset. Ce sont ces problèmes qui répandent dans son œuvre poétique un sentiment profond de mélancolie, qui plus d'une fois, se change en cris désespérés de douleur et en imprécations contre la nature et contre l'humanité.

Dans sa *Lettre à Lamartine,* il fait un portrait assez frappant de l'homme et de sa condition:

. . . Marchant à la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père;
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère;
Et, sans parler du corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu' oublier, si ce n'est pas mourir?

Ah! c'est plus que mourir, c'est survivre à soi-même.
L'âme remonte au ciel quand on perd ce qu'on aime.
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant;
Le désespoir l'habite et le néant l'attend.

Dans ces vers, la vie humaine est représentée par une pensée bien originale:

la vie n'est qu'une marche continuelle vers la mort, au delà de laquelle il n'y a que le désespoir et la néant.

Mais le pessimisme du poète français est, en général, plus individuel que celui de Jacques Leopardi, qui, en chantant avec une profonde conviction ses propres douleurs, chante aussi les douleurs et les angoisses de l'humanité tout entière; ce qui donne à sa poésie un caractère d' universalité qui manque à la pensée de De Musset. De là ces traits caractéristiques et ces brillantes qualités qui distinguent le grand poète italien au milieu de tous les autres pessimistes de notre siècle.

De Musset atteint vraiment au sublime lorsqu' il veut montrer la vanité du plaisir et l' inutilité de la vie humaine, comme dans ces vers:

Oui,sans doute,tout meurt;ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin.
Nous n'avons pas plutôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments

Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoins de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom, que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés;

Et, sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à *cet être immobile*
Qui regarde mourir.

(SOUVENIR)

Il n'a pas ce sentiment de révolte uni au mépris que l'on trouve très souvent chez les autres écrivains pessimistes; au contraire, quelquefois, après être tombé dans le découragement et l'ennui, après des expressions profondément désespérées, il semble que l'espérance revienne dans son âme pour lui montrer encore une fois la vie sous un aspect riant:

Les lilas au printemps seront toujours en fleurs.

L'oubli, s'il était toujours possible, serait, selon lui, le vrai remède à tous les maux qui peuvent nous affliger sur cette misérable terre:

L'oubli, ce vieux remède à l'humaine misère,
Semble avec la rosée être tombé des cieux.
Se souvenir, hélas! — Oublier — c'est sur terre
Ce qui, selon les jours, nous fait jeunes ou vieux.

(Le Saule).

Le souvenir peut nous rendre malheureux et être cause de douleurs et de peines infinies; car notre imagination, en nous plaçant devant les yeux les bonheurs enfuis, devient nécessairement notre mortelle ennemie.

On peut remédier à tout cela par l'oubli, la meilleure chose que l'homme ait pu trouver pour soulager ses maux:

En traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours, et toujours oublier.

(La nuit d'août)

On a dit de De Musset que c'est un enfant, un grand enfant ayant du génie. En effet, il a de l' enfant l'humeur changeante, la vivacité, la grâce et la légèreté joyeuse. La mélancolie pessimiste ne forme pas le caractère essentiel de son œuvre poétique, comme nous l'avons observé dans celle de Jacques Leopardi; ce dernier trouve de la douleur dans les choses même qui pourraient le rendre gai et joyeux.

De Musset change d' humeur selon les occasions:

Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu' on pourrait oublier.

(La Nuit d' octobre)

De caractère faible devant les souffrances humaines, qui l' ont fait sangloter comme une femme, ainsi qu' il le dit, il tâche le plus souvent de recourir à l'oubli pour éloigner le doute, cause de tourment infini:

Le doute a désolé la terre;
Nous en voyons trop ou trop peu.

(L'Espoir en Dieu).

Parfois il abandonne son scepticisme et se livre à l'espérance, car il n'est pas en son pouvoir de ne point espérer. Il prie, et la prière jaillit sincère et par grands élans du cœur du poète, de sorte qu'on le prendrait pour un véritable croyant.

Voyez, par exemple, avec quels accents de prière il s'adresse à ceux qui depuis cinq mille ans ont toujours douté:

Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes.
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
. . . .
Eh bien, prions ensemble...
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.

On chercherait donc en vain dans l'œuvre poétique de De Musset des pensées vigoureuses et soutenues, pensées qui font vibrer les cordes sensibles du cœur, en élevant l'âme du lecteur aux sublimes enthousiasmes de la haute poésie. C'est parce que ni son caractère ni son organisation poétique ne pouvaient nous les donner.

Il est véritablement grand quand il exprime avec sincérité l'angoisse du doute qui le tourmente, et ses souffrances morales: c'est alors qu'il nous donne des chants élevés, qui le mettent sans conteste au rang des plus grands artistes du XIXe siècle, par la forme exquise de l'art et par le sentiment profond et sincère qui déborde de son cœur.

A certains moments le mystère d'outre-tombe lui fait juger tristement la vie d'ici-bas, qui lui paraît comme un grand rêve, comme une fiction douloureuse. Alors sa pensée se rapproche beaucoup de celle d'Arthur Schopenhauer.

Aussi dans l' *Idylle dialoguée* une telle concession est clairement et nettement reproduite, ce qui laisse dans l'âme un grand sentiment de tristesse et de profonde mélancolie: véritable poésie, poésie sentie qui en peu de mots nous montre la variété de la nature et l' impuissance de la volonté humaine!

Non, quand leur âme immense entra dans la nature,
Les Dieux n'ont pas tout dit à la matière impure
Qui reçut dans ses flancs leur forme et leur beauté.
C'est une vision que la réalité.

Non, des flacons brisés, quelques vaines paroles,
Qu'on prononce au hasard et qu'on croit échanger,
Entre deux froids baisers quelques rires frivoles,
Et d'un être inconnu le contact passager,
Non, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même un rêve...

Et que reste-t-il d'une vie glorieuse, si ce n'est une croix et l'oubli, la nuit et le silence! comme le chante le poète dans ses stances, écrites en l'honneur d'une grande artiste, la Malibran:

Une croix! et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux.
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre;
Et ceux qui t'iront voir à la maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

Tout a disparu! et pour toujours! et les accents pleins d'amour, de charme et de terreur; et les pleurs émouvants et les succès bruyants obtenus dans l'Europe entière, tout a disparu pour toujours! La mort, la cruelle, l'inexorable mort nous ravit tout, même les personnes les plus chères :

Ne suffit-il donc pas à l'ange des ténèbres
Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom?

Que Géricault, Cuvier, Schiller, Gœthe et Byron
Soient endormis d'hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu d'autres morts célèbres
Dans l'abîme entr'ouvert suivre Napoléon?

Ici la pensée de De Musset est purement celle de Jacques Leopardi, lorsqu'il parle de la mort. *Je crois*, dit-il, *ce que disaient nos pères:*

Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des Dieux.

Parfois le poète français se sent attiré vers la douleur, comme ailleurs il se sent attiré vers l'amour et la joie. La douleur, selon le poète, est la source inépuisable de la vraie poésie:

Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sonts de purs sanglots.

(La nuit de mai).

Les grands poètes, dit-il, font comme le pélican, qui revenant sans aucune proie

vers ses petits, leur apporte son cœur pour toute nourriture; puis

Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur
. . . .
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

(La même)

Aussi lorsque le poète parle d'espérances trompées, de tristesse et d'oubli, ses déclamations sont comme des épées:

Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

(La même).

Plus loin De Musset en s'adressant à sa Muse, qui lui raconte la lugubre histoire, lui crie:

O Muse! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
. . . .

J' ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j' ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j' en pourrais dire,
Si je l' essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

(La même—mai, 1835).

La vie est pleine de misère, de douleurs et d' illusions cruelles, et c' est bien dur qu' il faille que la nature humaine doive marcher à pas comptés vers une fin d' une inexorable certitude, et qu' elle doive encore s' y traîner en portant une croix, en souffrant mille morts:

Car de quel autre nom peut s' appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter
Si bien que notre temps se passe à convoiter ?

IV.

Un grand critique français, Hippolyte Taine, en parlant de De Musset, s' exprime ainsi:

« *Il a trop demandé aux choses; il a voulu*
« *d' un trait, âprement et avidement, savou-*
« *rer toute la vie ; il ne l' a point cueillie,*
« *il ne l' a point goûtée ; il l' a arrachée*
« *comme une grappe, et pressée, et froissée,*
« *et tordue; et il est resté les mains salies,*
« *aussi altère que devant. Alors ont éclaté*
« *ces sanglots qui ont retenti dans tous les*
« *cœurs. Quoi! si jeune et déjà si las!... La*
« *Muse et sa beauté pacifique, la Nature*
« *et sa fraîcheur immortelle, l'Amour et son*
« *bienheureux sourire, tout l' essaim de vi-*
« *sions divines passe à peine devant ses*
« *yeux, qu' on voit accourir parmi les malé-*
« *dictions et les sarcasmes tous les spectres*
« *de la débauche et de la mort....* »

Ces mots nous présentent tout le côté pessimiste de la poésie et du caractère de l' auteur de *Rolla*, appelé par Henri Heine le premier poète lyrique de la France. Les joies qu' il a éprouvées, bien

qu'éphémères, et les douleurs qu' il a endurées, rendirent son existence, surtout vers les dernières années, pleine de tristesse et d' amertume. Il souffrit cruellement: son frère nous raconte comment, en 1839, il fut sur le point de se tuer.

L' année suivante, Alfred Tattet montra à Sainte-Beuve un chiffon de papier qu' il avait surpris le matin même, à la campagne, sur la table de De Musset.

On y lisait ces vers tracés au crayon:

J' ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaité;
J' ai perdu jusqu' à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j' ai connu la Vérité,
J' ai cru que c' était une amie;
Quand je l' ai comprise et sentie,
J' en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d' elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui nous reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Ces vers, confirmant le jugement de Taine, nous expliquent clairement la cause et le caractère du pessimisme de De Musset.

La vie lui apparaît d' abord comme une fraîche matinée riante, comme un sentier semé de roses. Accueilli au *Cénacle* romantique, parmi les plus grands poètes et écrivains de son époque, il passe son temps dans une heureuse insouciance.

Mais dès qu' il se donna à la vie de salon et à la variété féminine, il se déshabitua des pensées mâles et profondes; de sorte que, comprenant le vide de tout cela, son existence lui apparut vaine et désolée.

C'est cette triste désolation qu' il exprime dans des vers, pleins de sarcasmes et d' invectives contre les hommes et la nature, dévoilant ainsi l'affreux état de son âme noyée dans l' amertume.

De là cette pensée étrange, qui lui fait regarder la douleur comme le seul moyen d' oublier les peines d' ici-bas:

Le seul bien qui nous reste au monde
Est d' avoir quelquefois pleuré.

De Musset pleura beaucoup. Il a ressenti les douleurs qu' il a chantées.

A partir de 1848, les maladies fondirent sur lui avec acharnement: une fluxion de poitrine, une pleurésie, la maladie de cœur qui devait l' emporter, puis des crises de nerfs et des accès de fièvre avec délire.

Pendant cette longue agonie, de près de quinze ans, il sentit peu à peu s' en aller la santé du corps et les forces de l' âme.

La mort fut pour lui une véritable délivrance.

Le 2 mai 1857, vers une heure du matin, il sentit que c' en était fait de lui. Il murmura: « *Dormir!... enfin je vais dormir...!* » et il ferma les yeux pour jamais.

Quelle lassitude et quelle douleur renferment ces quelques mots!

La renommée de De Musset atteignit son zénith sous le second empire. Elle fut alors éblouissante. On ne se contenta pas de le placer à côté de Lamartine et de V. Hugo: ses fidèles le placèrent même un peu plus en avant, en tête des

trois. Mais quand la postérité fera le triage de ses œuvres, et examinera les feuillets où l'âme de toute une époque frémit et pleure avec lui, elle dira avec Taine: « *C'était plus qu'un poète, c'était un homme.* »

CONCLUSION.

On a dit souvent que le pessimisme est une maladie qui a fait sa première apparition dans notre siècle, et que la cause principale de son origine est l' affaiblissement des croyances religieuses et des principes moraux qui formaient la vie de nos pères. Même des écrivains les plus cultivés ont eu cette croyance.

Mais après des études sévères, faites sur les manifestations poétiques et philosophiques des époques passées, on a vu que la peste du pessimisme, comme le disent quelques-uns avec une exagération évidente, existait déjà du temps des anciens, dans les ouvrages d' un grand nombre de poëtes et de philosophes illustres.

Certes, on ne peut nier que dans la littérature contemporaine cette maladie ne soit arrivée à l' état aigu, par le grand nombre de maux qu' on rencontre dans

la vie, bien supérieur à celui des plaisirs, qui sont, du reste, toujours éphémères et fugitifs.

Nous laisserons de côté *Arthur Schopenhauer*, car nous ne nous sommes pas imposé le devoir de faire des recherches sur la pensée philosophique, ce qui est aussi d' une grande importance sociale.

Nous parlerons seulement des deux poètes que nous venons d' examiner à la hâte, et qui présentent deux symptômes fort marqués de cette maladie qui ne semble pas diminuer; bien que notre civilisation soit dans un progrès continuel, et qu' elle nous offre, de plus en plus, de nombreux moyens pour rendre plus supportable et moins odieuse notre misérable existence.

Jacques Leopardi et *Alfred de Musset*, deux des plus grandes individualités artistiques de notre époque, ont fait passer dans leurs poésies deux espèces bien différentes de pessimisme, dues à leur manière spéciale de considérer la vie, à leur diversité d'esprit, de caractère et d'études, et aux vicissitudes qu' ils rencontrèrent ici-bas.

Ce qui rend sublime l' œuvre poétique

du grand recanatais, c' est ce caractère d' universalité que nous y avons déjà remarqué.

Ses sentiments sur la vie et ses pensées sur la destinée des hommes ressemblent à des sentences d' un juge sévère, à des jugements d' un esprit supérieur.

Leopardi n' est ni Werther, ni Iacopo Ortis, ni Sara, ni René.

Il ne fait pas étalage de ses misères: s' il évoque ses émotions intimes, c' est pour les généraliser.

Quiconque lit le *Chant nocturne d' un pasteur nomade de l' Asie*, ou *Amour et Mort*, ou quelque autre poésie de caractère pessimiste fort marqué, se sent plongé dans une atmosphère pénible, il sent que la douleur se glisse dans son âme et que tout le monde qui l' environne exhale une détresse mortelle. C' est parce qu' il comprend que les douleurs chantées par Leopardi peuvent être aussi les siennes, et qu' on les trouve en tous les hommes, du moins à l' état de germe.

Dans la poésie de De Musset, au contraire, on remarque d' autres caractères moins frappants, car son pessimisme a des

sources moins profondes que celles de celui du chantre de Silvie. Il se montre infiniment las de la vie, et cela, non à cause des maux qui affligent l' humanité, mais uniquement par suite des désillusions qu' il a éprouvées. Il but trop souvent à la coupe enivrante du plaisir, croyant y trouver la félicité, tandis qu' au contraire elle le fuyait davantage. Enfin, lorsqu' il put s' apercevoir que la terre promise et rêvée par sa fantaisie avait disparu, et pour jamais, il éclata en imprécations, fruit de la déception et du vide qu' il trouva dans tous ses plaisirs.

Je ne veux faire aucune comparaison entre ces deux poètes: le caractère de la poésie de l' un est trop différent de celui de la poésie de l' autre. Je fais seulement observer que les idées pessimistes qu'ils ont exprimées forment les deux revers d'une même médaille, et qu' elles représentent deux courants de la pensée contemporaine.

Le pessimisme de Jacques Leopardi est affreusement ressenti. Ses lamentations sont bien désolantes: il n' a pas la foi

dans un *Etre Suprème*, dans une Providence rémunératrice.

Son désespoir est sans remède, car ses profondes considérations, faites sur la nature, le conduisent à penser que pour tous les êtres vivants la vie est un mal.

C' est en cela que Leopardi est philosophe.

Le pessimisme de De Musset est plus léger et moins senti, parce qu' il dérive de causes moins sérieuses et plus superficielles.

Par là, je n' entends point amoindrir le grand mérite que cet auteur a par rapport à l' art contemporain.

On ne peut nullement accuser le poète d' avoir donné une forme plutôt qu' une autre aux manifestations de sa propre pensée. Ce n' est pas un ouvrier qui puisse donner au même objet des formes et des figures diverses. Au contraire, c' est un esprit doué d' une sensibilité profonde et exquise; il ne peut et ne doit subir d' autre influence que celle de sa propre fantaisie. Sa sensibilité est bien plus délicate que celle des autres mortels: son système nerveux vibre à l' unisson avec tous

les plus petits mouvements de l' âme, qui échappent à l' homme vulgaire, car ce dernier ne peut souffrir et jouir comme le poète.

Ainsi, par exemple, l' amour, l' éternelle illusion de l'homme, cette lumière d'idéal, qui nous rend la vie plus fleurie, plus séduisante et plus enivrante, est la source, pour nos deux poètes, de peines et de douleurs infinies, bien qu' ils partent de deux idées différentes.

Leopardi, fort mal vu des femmes, à cause de sa déformité, en parle souvent avec mépris. Dans quelques-unes de ses lettres, il considère la femme comme un être léger et frivole, et la définit « *un animal sans cœur* » cause de malheur pour les hommes. Mais si nous devons juger le poète d'après sa poésie, la plus haute manifestation de l'âme, nous dirons que pour Leopardi la femme était quelque chose d' idéal.

En effet, il aima éperdûment comme jamais aucun homme n' avait aimé sur terre.

De Musset aime la femme, mais son amour est plutôt vulgaire. De là sa dé-

sillusion, quoiqu' il ait rencontré dans sa vie des femmes d'un esprit supérieur, tel que George Sand.

Mais cet esprit supérieur ne pouvait être un remède à ses maux. Son âme était déjà abîmée, et revenir aux beaux et purs enthousiasmes de la jeunesse pour la femme, c'était pour lui une entreprise vraiment difficile: l' aurore dans la vie, comme dans le jour, ne paraît qu' une seule fois.

L'un et l'autre ont considéré la femme d'une manière trop unilatérale, et cela par suite des circonstances particulières qui ont accompagné leur existence malheureuse ici-bas. La femme, en général, n'est ni cet être frivole et méchant qu'on en veut faire, ni l'ange du paradis tombé sur terre, comme le rêvent quelques-uns.

C'est un mélange de bien et de mal, et elle est certainement capable de grands sacrifices, beaucoup plus que l'homme, spécialement pour la famille: l' erreur est de ne pas la savoir comprendre telle qu'elle est en réalité.

En résumant notre conclusion, nous dirons que la différence essentielle et prin-

cipale qui existe entre le pessimisme de Leopardi et celui de De Musset, c'est que le poète recanatais fait passer dans sa poésie un esprit philosophique qui lui donne un caractère solennel, plein de sérénité, sans colère, sans révolte et sans blasphèmes, tandis que l'autre s'inspire d'un pessimisme plus individuel, comme, par exemple, celui de Byron et de Heine. Aussi sa tristesse et son désespoir se traduisent en sarcasmes, en sanglots et en malédictions contre la nature et contre la destinée des hommes, n'ayant pu, lui, jamais atteindre au bonheur rêvé. C'est ce qui fait que la poésie de Leopardi n'est pas sujette à cette alternative de glorification et d'oubli, comme l'est celle du chantre de *Rolla*.

Nous voyons qu'on lit encore aujourd'hui et qu'on étudie avec amour des poèmes et des chants de la littérature ancienne et moderne, et particulièrement ceux où se manifestent des idées et des sentiments partagés par la plupart des hommes. Cet amour se change quelquefois en véritable vénération, comme le prouvent un grand nombre des chants

de la *Divine Comédie* de Dante Alighieri et quelques tragédies de Shakespeare, telles que *Hamlet*, *Othello*, *Le Roi Lear*, etc. sans parler des ouvrages des autres illustres poètes qui se sont révélés au monde. Il en est de même de la poésie de Leopardi.

Cet auteur doit être mis au premier rang de ces grands génies, qui, exprimant les sentiments essentiels et éternels de l' humanité, tout en se frayant des voies nouvelles dans le champ du savoir, prouvent la vérité de cette définition d' un illustre poète espagnol.: *La poésie est la conscience de l' univers.*

Certes, il est illogique de vouloir soutenir, comme le font un grand nombre de poètes et philosophes, que la vie est une angoisse continuelle, que le monde est rempli de maux et qu' il est le pire de tous les mondes possibles, ou la doctrine opposée de l' optimisme, si bien couvert de ridicule dans le *Candide* de l'immortel Voltaire. L' ancien proverbe qui dit: *in medio stat virtus*, peut, mieux que tous les autres arguments, résoudre cette éternelle question. Mais les hommes sa-

vent difficilement tenir le milieu dans leurs actions, bien qu' ils répètent à tout moment que ce serait la chose la plus utile et la plus satisfaisante.

Quant au poète, il est, comme nous l'avons déjà dit, doué d'une sensibilité plus délicate, plus exquise que tous les autres mortels. Cela l'expose à d' innombrables douleurs, car son idéal est placé trop haut, trop au-dessus des forces humaines.

La poésie pessimiste naît du contraste de ses aspirations et de l' ambiant où il vit, avec les circonstances plus ou moins douloureuses qu' il a dû rencontrer dans le cours de son existence.

Aussi ne puis-je que donner raison à Paul Bourget, lorsqu' il s' écrie: « *Le poète a-t-il tort ou raison de se trouver en deséquilibre avec l'ensemble des forces inevitables qui fonctionnent autour de lui? Autant vaudrait lui demander s' il a tort ou raison de subir une certaine manière de sentir. Il n'y a pas de sagesse qui puisse nous affranchir de la tyrannie de notre propre nature, et les résignations de cet ordre ressemblent à des suicides.* »

TABLE DES MATIÈRES

A Madame Marie Nicotera . . . . pag. 5
Introduction . . . . » 7
Jacques Leopardi . . . . » 17
Alfred de Musset . . . . » 47
Conclusion . . . . » 71



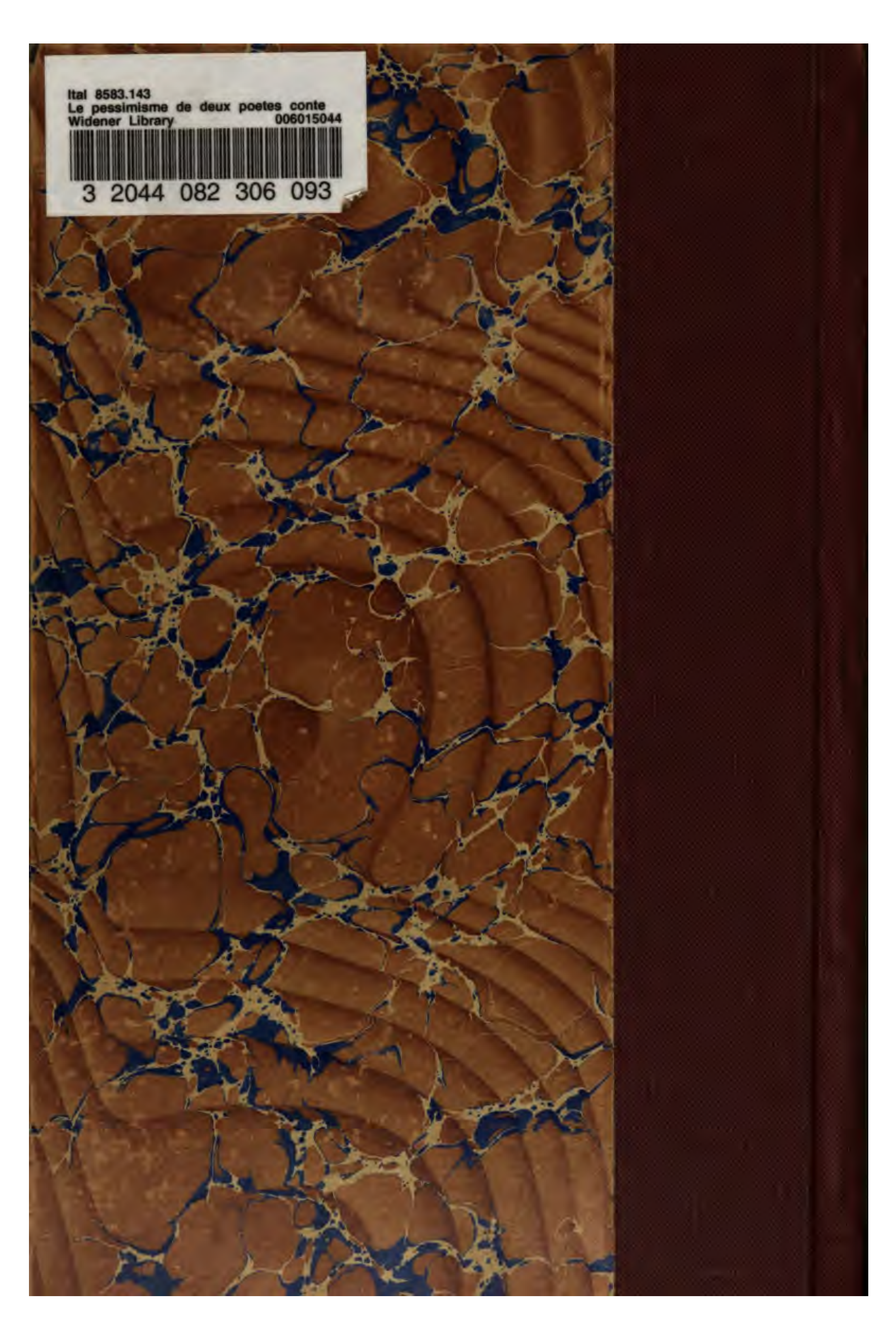
Du même auteur

Tableau de la littérature française depuis l'origine de la langue jusqu'à nos jours. Turin, Paravia et Com. 1895.
Prix: 2 fr.

Le mariage chez les paysans d'Aggius. Naples, Louis Pierro. 1895.
Prix: 40 centimes.

Prix: 1 fr. 50 c.


DUE DEC - 8 '48
CANCELLED
MAY 18 '66 H
CANCELLED


Ital 8583.143
Le pessimisme de deux poetes conte
Widener Library 006015044
3 2044 082 306 093